

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 34

Artikel: Les vieux de la vieille : la prise d'Aclens
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RIQUET

III

HENRI Crinson ne se sentait pas de joie à l'idée qu'il allait pénétrer les arcanes de l'art de guérir. Il se voyait déjà *meige* comme son patron, c'est-à-dire le médecin du peuple, du petit peuple toujours mal à l'aise avec les docteurs sortis des universités, parce qu'il les devine trop éloignés de lui. Peut-être s'établirait-il aux Herbagères même, en pleine campagne, et aurait-il aussi une pharmacie, toujours comme M. Potard. Il fut debout avant six heures, endossa ses plus beaux habits et fit les cent pas devant la boutique de la place Saint-Gervais, en attendant la venue de son maître.

— Pas n'était besoin de te mettre en grand noir, lui dit M. Potard en l'apercevant, nous n'allons pas à un enterrement.. Enfin, souhaitons que ta mine n'effraie pas mes malades.

Leur première visite fut pour un petit enfant qui souffrait du mal de dents.

— Vous lui laverez les gencives, dit M. Potard à la mère, avec une eau que je vous préparerais et que vous viendrez prendre à la pharmacie.

Ils allèrent ensuite à Carouge voir ce pauvre M. Cannelle. Ils le trouvèrent au fond de son lit, soupirant, gémissant, un bonnet de nuit enfoncé jusqu'aux oreilles.

— Eh bien ! comment allons-nous aujourd'hui ? demanda M. Potard en lui tatant le pouls.

— Ah ! monsieur, je me sens toujours bien mal. •

— Et cette nuit ?

— Oh ! cette nuit (la toux lui coupait le souffle et la parole, comme s'il eût été véritablement poitrinaire), une nuit de purgatoire, longue, elle ne finissait plus !

— Il vous faut prendre patience... Votre langue ?

Et maître Cannelle, comédien dans l'âme, tira une langue longue de deux pouces, une grosse, vilaine langue, jaune comme du safran.

Le jeune Crinson tendait ses oreilles et équarquillait ses yeux tant qu'il pouvait.

— Et.... pst ! pst ! pst ! reprit M. Potard, ça va ? c'est abondant ?

— Pst ! pst ! pst que voulez-vous dire ?

— Mais le vase, donc.

— Ah ! ah !... Je ne sais trop que vous dire.

— Voyons cela.

Ayant nettoyé les verres de ses besicles, M. Potard prit le vase battant neuf et s'approcha de la fenêtre pour y voir mieux. Il reconnut bien vite que son ami Cannelle, suivant point pour point ses instructions, y avait bien vidé la bouteille de vieux vin de Fêchy. Il éleva le vase à la hauteur de son nez et flaira. A côté de lui, l'apprenti ne perdait pas un de ses gestes.

— Elle est belle, fit M. Potard, satisfait, belle et limpide comme de l'eau de Gimel ; un brin jaunâtre, pourtant ; mais elle marque un grand mieux. Ne le sentez-vous pas, maître Cannelle ?

— Ah ! mon Dieu, non !

Alors l'apothicaire trempa deux doigts dans le liquide et quand il les eut bien trempés, il les lippa, les retrempa et les relippa.

— Ça va beaucoup mieux, vous pouvez m'en croire : goût naturel, ni trop doux, ni trop salé, enfin c'est presque parfait.

— Dieu le veuille ! fit Cannelle retenant à grand-peine son envie de rire à la vue de Crinson dont le nez s'allongeait et qui semblait n'être plus très solide sur ses longues quilles.

— Au plaisir de vous revoir, mon cher Cannelle, dit le meige-apothicaire en prenant sa canne et son chapeau... Ah ! j'oubliais : s'il arrivait que demain je ne puisse pas venir, ne vous tourmentez pas, je vous enverrai mon élève, qui vous auscultera, tâtera de votre urine et me rendra compte de tout... Il va sans dire que vous vous en tiendrez à la tisane que je vous ai

prescrite ; prenez-en même un verre, je veux dire une écuelle de plus et tenez-vous au chaud.

Le pharmacien et son élève s'en allèrent. Peu s'en fallut que Riquet ne rouât du haut en bas de l'escalier. La tête lui tournait, il avait des sifflements dans les oreilles. Tout le long du chemin, il demeura coi.

Aussitôt qu'ils furent à la boutique :

— Henri, lui dit M. Potard, écoute : demain je suis attendu dans le pays de Gex, tu me remplaceras donc...

— Monsieur, interrompit l'apprenti, je ne vous remplacerai pas, j'en ai assez ainsi !

— Comment, tu en as assez ?

— Oui, si j'avais su que pour devenir un pharmacien il fallait être un porc, vous ne m'auriez jamais vu ! Et vous ne me reverrez jamais non plus ! Je m'en vais. J'aime mieux vivre en paysan aux Herbagères, nettoyer l'étable aux vaches, le boîton des porcs, bêcher la terre, manger quand j'ai faim et boire quand j'ai soif. Adieu, monsieur Potard ; portez-vous bien.

Riquet fit sa malle et, le jour même, vous auriez pu le voir dans le jardin de son père, en culotte de grisette, coiffé d'un vieux chapeau et poussant une brouette chargée de crottin.

— Voilà au moins un vrai Crinson ! fit son père du fond de la grange.

— C'est égal, soupira la mère, j'aurais bien aimé qu'il se fit apothicaire.

CASCARELET.Lo niô.

Nous demandions samedi dernier s'il existait un mot français correspondant au mot *patois lo niô*, désignant l'œuf laissé dans un nid de poule pour engager celle-ci à y revenir pondre.

Deux de nos abonnés ont bien voulu répondre à la question. Le mot existe. *Lo niô* s'appelle en français *le nichet*, et voici comment l'indique Littré :

Nichet (Ni-chè; le *t* ne se prononce et ne se lie jamais; au pluriel *l's* se lie : les ni-chèz et les nids), subst. masculin. Œuf qu'on laisse dans un nid pour que les poules y aillent pondre.

La voix de l'expérience. — Qu'importe les lois et règlements, mais non les personnes chargées de leur application !

ONNA CRANA TOMMA DE TCHIVRA

Po tsaud, ie fasai tsaud. On étai à midzo passâ et ào maitet dâi canitiile. On cheintâ lo tounerro que voliâve binstout bramâ à mor àovert, lo teimps étai pèsant et on avâi bin de la peina à se trénâ. Assebin quand mè trai farceu, Pierro, Djan et Luvi que sè promenâvant, arrevirant dè coûte on bocon de tsalet dein la montagne, sè dépatsirant de criâ pè la fenitra à la vilhie que l'élai que tota soletta se ne pouâve pas lau bailli oquie à bâire et pâot-ître à medzi, mè dein ti le cas à bâire.

— Oh bin ! que vâ, que dit dinse la vilhie, lâi a onna gotta de petit-laci.

— Eh bin ! apporta-no z'ein et pas pou, que dit Pierro.

— Et vo n'ai rein d'autre, que fâ Djan.

— Perdounâ mè bin, Monsu, que repond la vilhie ein beteint onna quietta dèso sa béguna, lâi a oncora dau pan.

— Et quie avoué ? lo pan tot solet l'a trau de farna.

— Eh bin, vâite-que, pâo-t'itre que porré vo bailli oncora onna bouna tomma de tchivra que mè reste du l'an passâ.

— Va po la tomma ! que diant dinse mè trai compagnon, tandu que la vilhie apportâve su on banc devant l'ottou d'au petit-laci, d'au pan, et onna tomma dza d'on certain âdzo câ l'a faliu la rasa on bocon po doutâ lè pai. (Porrâi bin avâi z'on z'u commenii, clli serpeint de tomma !)

Quinte goulufrâïe, bonté d'au ciè ! Assebin quand on è dessu sè piante du lo sélaô lèveint et quand on a bin piautounâ, piautounâ, on a sâi et on a fam. Mâ lè ellia guieza de tomma que lau bailliive de l'appétit ; mè l'ein medzivant et mè l'ein arant voliu. L'avant copâe tot à l'ento avoué lau couti et rupâvant, rupâvant que ma fâi s'einbourgzaillivant tandu que la pôtra tomma vegnâ à rein.

Et bon goût que l'avâi, onn' oudeu de montagne, et de tchivra principalemeint ; l'étai à sè relêtzî lè potte et à n'ein redémanda iena.

Pillie proutse d'au maitet on pregnâi et meillao la tomma l're.

Tot d'ou coup, Luvi, ein copein avoué son couft lo derrâi bocon, ie trâove, justo ào maitet... sède-vo quie ? Oh ! pas oquie de cosso, na ! mâ oquie que montrâve bin que la vilhie lè z'avâi pas trompâ et que l'étai bin onna tomma de tchivra. Eb bin ! ie trâovant quattro pétôle de tchivra, asse nâire que dâi gran de café. Vo z'arâi faliu lè z'oûre recâffâ, elliau trâi corps.

— Ein a iena po tsacon de no, que fâsai Djan, et duve por té, Luvi, du que l'e tè que te le z' trovâie.

— Pardieu, que dit Pierro, comprègnio ora porquie la tomma etâi plie bouna ào maitet qu'âo bord.

Et riguenâvant tant que ma fâi la vilhie rareve avoué sa béguna su l'orolhie :

— Qu'âi-vo tant à riguenâ, que ie fâ dinse, ne trovâ-vâ pas ma tomma prau mâora ?

— Oh ! lâi repond lo Luvi, po mâora, l'e mâora, vouâitida : l'a dza lè pepin tot nâi !

MARC A LOUIS.

L'Annuaire de la Presse suisse, édition 1909, a paru il y a quelques semaines.

Éditée par l'*Argus Suisse de la Presse, S. A.*, ce volume in-8° relié, de plus de 500 pages, illustré, contient divers travaux originaux sur la presse par M. le Dr J. Steiger, professeur, à Berne, M. le Dr E. Röthlisberger, professeur, à Berne, MM. A. Martin-Achard, avocat, à Genève, le Dr A. Hablutzel, de Winterthur, et le Dr O. Wettstein, de Zurich, des vers charmants de Jean Violette, de Genève, et de Ch. Strasser, de Berne. Il publie, en outre, une quantité de renseignements sur les 4382 journaux paraissant actuellement en Suisse. Trois tables des journaux, l'une alphabétique, la seconde analytique, la troisième géographique, rendent la consultation de ce volume très facile et très pratique.

Nous nous bornons, pour aujourd'hui, à signaler à nos lecteurs la parution de ce volume et reviendrons sans doute, plus tard, avec quelques détails sur cette importante publication utile à tous ceux qui peuvent avoir besoin d'un renseignement quelconque sur la presse.

LES VIEUX DE LA VIEILLE

DANS deux semaines, les troupes d'élite de la I^e et de la II^e divisions seront sur pied pour les grandes manœuvres d'automne.

Bien des citoyens, à la moustache et aux cheveux grisonnans, qui ont aujourd'hui posé les armes, sentiront, à la vue de tous ces jeunes soldats, répondant à l'appel du drapeau, vibrer en eux cette fibre militaire encore si vivace chez nous.

— Tonnerre ! si j'avais vingt ans de moins ! s'écriera plus d'un de ces vieux troupiers, en essuyant furtivement une larme de regret.

Pour consoler ces vétérans d'une retraite à laquelle les oblige seule une impitoyable limite d'âge, évoquons leurs exploits d'antan. Et cela aussi stimulera l'ardeur des jeunes qui s'en vont prendre le fusil.

La prise d'Aclens.

Voici le récit de la prise d'Aclens, de la bataille de « Battaclets » si vous aimez mieux, tel que le fit un correspondant de la *Gazette*. C'était le 20 septembre 1879. Cette action d'éclat, qui était d'ailleurs au programme, clôtura brillamment les manœuvres de la I^e division, que commandait alors le colonel Paul Ceresole.

Dès l'aube la diane réveillait dans les divers cantonnements les soldats des deux corps et le so-

Heil levant voyait de toutes parts des hommes déjà debout pour « la grande journée ». Le corps de l'Est comme celui de l'Ouest se préparaient à une manœuvre comme notre petit pays n'en avait peut-être pas encore vu.

Il y avait quelque chose dans l'air qui donnait à chacun entrain et bonne humeur.

Le temps était couvert, mais on voyait que ce n'était qu'un temps d'automne et un reste de la pluie du soir précédent et l'on pouvait à coup sûr prédire un beau jour.

C'est en effet ce qui est arrivé.

Dès 6 heures du matin, et même avant, tous les corps se rendaient aux postes qui leur étaient assignés.

Le corps de l'ouest sur la droite de la Venoge dans les travaux préparés, en arrière et en avant d'Aclens, jusqu'à la ligne du chemin de fer; le corps de l'Est sur les hauteurs de Vuflens-la-Ville.

Des deux côtés on voit les éclaireurs fouillant le terrain, explorant les bois et envoyant leurs rapports et renseignements.

La cavalerie et l'infanterie font avec zèle leur besogne silencieuse mais utile.

A 7 heures précises l'action est engagée.

L'artillerie de l'Est placée en masse, c'est-à-dire la brigade entière, soit 36 pièces, sur le plateau au sud de Vuflens-la-Ville à « Grand-Praz », ouvre un feu nourri sur les ouvrages d'Aclens. Ceux-ci répondent d'abord de la première ligne, puis peu de temps après également de la seconde ligne.

La brigade d'infanterie n° I se rassemble à « Faraz », se dirige sur l'Abbaye de St-Germain, et, profitant des bois et plis de terrain, effectue un mouvement tournant sur la droite du corps de l'Ouest afin de le surprendre du côté de Bremblens.

La brigade n° II avec le régiment n° 3 forme la droite de l'attaque et le n° 4 reste comme réserve générale de la division.

L'artillerie tonne des deux côtés et par moment des nuages de fumée obscurcissent l'air.

Vers 7 ½ heures, l'infanterie entre en action, celle de l'Est depuis Vuflens-la-Ville et les pentes qui descendent vers la Venoge, celle de l'Ouest en occupant les nombreux ouvrages volants établis sur la rive droite des bois de la rive droite.

Le corps de l'est effectue, pendant le combat, des travaux volants avec la pelle Linnenmann.

A 9 ½ heures, la position qui domine Bremblens est occupée par la brigade 1 et un régiment d'artillerie détaché, depuis 8 heures du matin, de « Grand-Praz ».

Les ouvrages de « la Croix », entre Aclens et Romanel, et des Trente-Chiens, à l'ouest, répondent vigoureusement avec de l'artillerie de position et deux batteries de campagne.

Le régiment d'artillerie de l'Est prend un instant place au combat, mais disparaît bientôt après dans les bas-fonds près de Romanel et nous ne l'avons plus revu ; tandis que les deux autres régiments d'artillerie continuent leur feu depuis leurs mêmes emplacements de « Grands-Praz ».

L'attaque a été menée avec ensemble, tout à marqué avec une grande régularité et le coup d'œil était tout à fait beau et même imposant.

Quant à l'occupation du plateau de Bremblens elle était difficile et même dangereuse, sous le feu des « Trente-Chiens », aussi l'artillerie n'y a pas tenu et l'infanterie a passé rapidement du côté de Romanel en profitant des plis du terrain et des bois.

Les carabiniers se retirent, l'infanterie de l'Est les poursuit. Romanel donne lieu à un combat acharné, le terrain est défendu pas à pas ; mais il est bientôt 11 heures et la retraite s'accentue, conformément à l'ordre du jour général.

L'artillerie de tous les ouvrages de première ligne, bat en retraite et se dirige rapidement vers la position de repli. L'infanterie tient bon pour couvrir cette retraite, mais elle se replie aussi à son tour. Enfin, tout le plateau d'Aclens voit un combat acharné entre les deux infanteries, tandis que le combat d'artillerie se poursuit d'une rive à l'autre au-dessus de la tête de ces fantassins. Tout à coup une charge de cavalerie traverse le plateau et refoule l'infanterie jusqu'au pied des pentes de la dernière ligne de travaux.

Un mouvement tournant secondaire s'effectue contre les « Trente-Chiens » et la position est prise par le midi et le couchant.

Alors les artilleurs se retirent, abandonnant leurs pièces, non sans emporter les coins de fermeture, ce qui correspond à l'enclouage des temps passés.

Victoire !

Il est 11 h. 50. On sonne la suspension des feux. Tout est terminé. Tout est pris. Les vainqueurs sont radieux. Les vaincus ne le sont pas moins, parce qu'ils se disent que si cela avait été à *de bon*, ils auraient tenu et n'auraient pas été pris. Ils se sentaient forts de leur position concentrée, de leurs deux étages de lignes de feu, de leurs 24 pièces de position et trois batteries de campagne, et s'ils n'avaient pas été les ennemis et les envahisseurs de la Suisse, nous aurions trouvé qu'ils avaient raison.

Ainsi s'est terminé cette belle journée, dans laquelle on a vu une bonne manœuvre.

Après la bataille.

Les corps se sont rassemblés et après un court repos ont regagné leurs cantonnements, afin de se préparer pour l'inspection du 21 septembre.

Nous avons encore cette fois remarqué l'ordre et une bonne conduite de la troupe. Signalons des feux de salves admirables faits surtout par les carabiniers.

Le génie a fait un petit pont et les soldats de cette troupe ont aussi contribué à la défense des ouvrages.

C'est donc par un beau jour que s'est terminée la partie active de ce rassemblement de troupes de la 1^e division, qui, nous sommes certains de n'être contredit par personne, a été bien conduit et a bien réussi. Les difficultés étaient grandes, mais la tâche a été bien remplie par chacun.

La population civile y a mis du sien par l'accueil qu'elle a fait partout aux troupes, et le public spectateur a témoigné de sa sympathie pour notre milice en assistant « en foule » à ses exercices, surtout dans cette dernière journée.

Bien des préjugés contre notre organisation actuelle auront été détruits.

Etat-major; effectif, cantonnements.

Quelques renseignements encore, qui intéresseront vieux et jeunes :

La première division était commandée, nous l'avons dit, par le colonel *Paul Ceresole*. Elle avait pour chef d'Etat-major le lieutenant-colonel *Coutau*. L'ingénieur de division était le lieutenant-colonel *de May*; le lieutenant-colonel *Ceresole* était médecin et le major *Gross* vétérinaire de la division. Le lieutenant-colonel *Veillon* commandait le commissariat.

La première division se composait des brigades d'infanterie n° 1, (colonel *de Guimps*), et n° 2 (colonel *Cocatrix*), auxquels s'ajoutaient le bataillon de carabiniers n° 1 (major *Thelin*) et le bataillon de fusiliers n° 98 (major *Morand*); du régiment de dragons n° 1 (lieutenant-colonel *Davall*); de la brigade d'artillerie n° 1 (colonel *Dapples*); du bataillon du génie n° 1 (major *Emery*); du lazaret de campagne n° 1 (major *Müller*); de la compagnie d'administration n° 1 (major *Auroi*), et du bataillon du train n° 1 (major *Monnard*).

L'ensemble des troupes était réparti en deux corps : le *corps de l'est* et le *corps de l'ouest*. Ce dernier, figurant l'ennemi, était commandé par le colonel d'artillerie de Loës. Il se composait du bataillon de carabiniers n° 1, du bataillon de fusiliers n° 98, d'un détachement de guides des compagnies 1 et 9 et d'un détachement de dragons du 1^e régiment, de la division d'artillerie de position n° 1, d'une batterie d'artillerie de campagne et du bataillon du génie n° 1. Le corps de l'Est était formé de toutes les troupes de la 1^e division qui ne figurent pas dans l'effectif du corps de l'Ouest.

Les juges de camp étaient le général Herzog et les colonels Meyer et Feiss; suppléants : colonel Dumur, chef de l'arme du génie. M. le colonel Hammer, président de la Confédération, avait été désigné pour procéder à l'inspection générale de la division.

L'effectif normal des corps de troupe appelées sous les armes était de 13821 hommes ; l'effectif présumé du rassemblement était de 10071 hommes.

Les effectifs en voitures de guerre et chevaux du train de ligne, de l'artillerie de campagne, du parc de division, du bataillon du génie, du lazaret de campagne et des troupes d'administration comportaient un total de 286 voitures, 918 chevaux de trait et 156 chevaux de selle.

Voici enfin quels étaient les cantonnements des troupes pour les cours préparatoires :

Etat-major de la division et guides : Lausanne. — Etats-majors de la 1^e brigade d'infanterie et du

1^e régiment d'infanterie : Yverdon. — Bataillon n° 1 (major Fazan) et n° 2 (major Pittet) : Yverdon. Bat. n° 3 (major Muret) : Champvent et Mathod.

Etat-major du 2^{me} régiment d'infanterie : Pomy. Bat. n° 4 (major Jordan) : Pomy et Cronay. Bat. n° 5 (major Favre) : Essertines. Bat. n° 6 (major Badoux) : Orzens et Oppens.

Etat-major de la 2^{me} brigade d'infanterie : Echallens. Etat-major du 3^e régiment d'infanterie : Vuarrens. Bat. n° 7 (major Pingoud) : Vuarrens. Bat. n° 8 (major Guisan) : Goumoens-la-Ville. Bat. n° 9 (major Mandrin) : Fey.

Etat-major du 4^e régiment d'infanterie : Poliez-le-Grand. Bat. n° 10 (major Vaucher) : Poliez-le-Grand. Bat. n° 11 (major L. Favre) : Bottens. Bat. n° 12 (major Stockalper) : Poliez-Pittet et Villars-Tiercelin. Bat. n° 98 (major Morand) : Echallens. Bat. de carabiniers n° 1 (major Thelin) : Romanel et Cheseaux.

Régiment de dragons n° 1 (lieut.-col. Davall) : Payerne. Brigade d'artillerie n° 1 (colonel Dapples) : Bière. Parc de division (capitaine Ernest Dufour) : Morges. Artillerie de position (lieut.-col. Sarrasin) : Thoune. Pontonniers (capitaine Pfund) : La Plaine, Genève. Sapeurs et pionniers (capitaines Piot et Sarrasin) : Aclens. Ambulances 2, 4 et 5 (capitaines Neiss, Largueri et Maunoir) : Moudon. Bataillon du train (major Monnet) : La Plaine et Echallens. Compagnie d'administration (major Auroi) : Echallens.

JEUNES GENS

Leurs vestons, cintrés sans scrupule,
Leurs vernis, leurs pieds d'éléphant,
Leurs minois de femme ou d'enfant,
Les font gentils et ridicules.

Quels beaux chapeaux ! Quels doux gilets !
Que de cravates ! Que de bagues !
Et ces yeux battus qui divaguent !
Et cet air qui veut être anglais !

Tous ils ont des voix d'agonie
Et qui se cassent tout à coup ;
Tous ils ont des tics, des dégoûts,
Des vapeurs, des neurasthénies !

Quelquefois ils s'« occupent » d'art,
Surtout de musique, ma chère !
Debussy, pour eux sans mystère,
N'est qu'un philiste en retard !

D'autres ont l'« âme » nostalgique
Jusqu'à la vouloir expliquer
En des pathos alambiqués...
Mais alors ça devient comique !

Car un magazine élégant
Fait accueil à ces devinettes...
Et le mouchoir de leur manchette
S'embaume à flots chez Houbigant !

HENRY SPIESS.

KURSAAL. — Où trouver image plus saisissante, plus exacte de la vie, qu'au cinématographe ? L'écran est comme une fenêtre ouverte sur la scène où se jouent la comédie ou le drame humain. De là l'attrait irrésistible du Cinéma.

Le programme actuel, au Kursaal, est vraiment pour s'assurer ; il est aussi copieux que varié. Citons au hasard : Manie de la boxe, Mouche jongleuse, la Corse pittoresque, Pour la Patrie ! L'amour qui tue, l'Île enchantée (Jersey), Cambrioleurs de l'an 2000, etc., etc.

LUMEN. — Il faut aller au Lumen pour se rendre compte de ce qu'est l'industrie de la peau de serpent ; voir comment les Malais capturent les serpents pythons, l'écorchage des bêtes, le tannage des peaux, etc.

Le Rat d'hôtel, les Amis de collège, le Rapt, trois films d'art joués par les artistes des grands théâtres de Paris sont très applaudis. La Possession de l'enfant, nouveauté d'une émotion croissante, obtient aussi un grand succès, comme, du reste, tous les numéros du programme.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.